

Waterloo. 18 juin 1815. Le dernier pari de Napoléon

Jacques Logie



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/9603>

DOI : 10.4000/ahrf.9603

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 221-222

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jacques Logie, « Waterloo. 18 juin 1815. Le dernier pari de Napoléon », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 348 | Avril-Juin 2007, mis en ligne le 23 juillet 2008, consulté le 30 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/9603> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.9603>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2022.

Tous droits réservés

Waterloo. 18 juin 1815. Le dernier pari de Napoléon

Jacques Logie

RÉFÉRENCE

Andrew Roberts, *Waterloo. 18 juin 1815. Le dernier pari de Napoléon*, Paris, Éd. de Fallois, 2006, 186 p., traduit de l'anglais par Jean Bourdier, ISBN 2-87706-600-2, 18 €.

- 1 Ce petit livre, traduction d'un ouvrage paru chez HarperCollins Publishers sous le titre : *Waterloo. June 18, 1815 : The Battle for Modern Europe*, n'est pas sans intérêt pour un lecteur qui souhaite avoir une vision globale de la dernière campagne de Napoléon, sans entrer dans le détail des journées des 15-19 juin.
- 2 L'auteur a les idées claires, l'esprit de synthèse et va le plus souvent à l'essentiel. Pour Andrew Roberts, la bataille de Waterloo marque la fin d'un long XVIII^e siècle, période comprise entre la révolution anglaise de 1688 et 1815. Cette approche très anglo-saxonne lui permet de relever, dans le comportement des combattants, les dernières manifestations d'un « esprit chevaleresque ». Les anecdotes citées sont malheureusement peu significatives (p. 13) ou d'une authenticité douteuse (p. 12).
- 3 À l'inverse de la plupart des historiens britanniques, Roberts reconnaît que Wellington fut surpris par l'entrée en campagne de Napoléon et qu'il tarda à réagir. Concernant la journée du 16 juin, l'auteur se méprend quant aux ordres de l'empereur à Ney. Ses premières instructions reçues vers onze heures du matin, lui enjoignaient de marcher sur les Quatre-Bras, puis en direction de Genappe. L'idée de manœuvre pour envelopper la droite de l'armée prussienne est beaucoup plus tardive (entre cinq et six heures du soir), mais il corrige cette approche en conclusion (p. 150-151).
- 4 A. Roberts met bien en évidence le rôle de Constant de Rebecque qui prend l'initiative d'occuper en force les Quatre-Bras et de Gneisenau qui, en décidant de la retraite de l'armée prussienne vaincue (et non pas en déroute, p. 37) vers le Nord, rendit possible la victoire de Waterloo. Avec raison, l'auteur souligne les lenteurs de Napoléon – jadis,

l'homme pressé – les 17 et 18 juin. En revanche, les justifications qu'il apporte à la décision de Wellington de maintenir le quart de son armée, à Hal, loin du champ de bataille, sont peu convaincantes.

- 5 Le ton du récit de la bataille de Waterloo est très nationaliste, et les témoignages des combattants, généralement anglais, exaltent l'honneur militaire britannique. Néanmoins, A. Roberts analyse avec rigueur les errements des armées en présence : charges mal contrôlées de la cavalerie d'Uxbridge, ambiguïté des ordres à Grouchy, manque de coordination des trois armes lors de l'attaque du corps de d'Erlon et de la cavalerie française, atermoiements de Napoléon après la prise de la Haie-Sainte, et mauvais choix de l'angle d'attaque de la Garde.
- 6 On relève toutefois quelques erreurs : le château de Ficherfont ne fut jamais pris par les Français, le Lion de Waterloo n'est pas en pierre, mais en fonte (p. 133), les pertes sont largement surestimées, mais dans l'ensemble, ces critiques n'affectent guère la qualité de l'ouvrage.